

Bruno LECLERCQ
Université de Liège (Belgique)

Néo-rhétoriques “made in Belgium” : figures de style et argumentation

Abstract : During the second part of the twentieth century, two Belgian teams called for a new rhetoric. Gathered around Chaïm Perelman, the first one claimed that logic should be widened to include all aspects of argumentation theory ; under the name of “Groupe μ ”, the second one offered a rigorous linguistic theory of figurative language. This paper investigates the epistemological relations between both projects and works out the part played by stylistic device in argumentation.

Key words : new rhetoric, argumentation theory, figurative language.

1. Brève introduction

Dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, la rhétorique, en tant que discipline théorique, a fait l’objet d’un double regain d’intérêt dans le monde scientifique et singulièrement dans les universités belges. A Bruxelles, Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca plaident dès 1950 pour une “nouvelle rhétorique”, qui se donne les moyens de penser le champ très vaste de l’argumentation rationnelle au-delà du seul raisonnement déductif qu’étudie la logique formelle (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1950, 1958). A Liège, une quinzaine d’années plus tard, les membres du Groupe μ appellent à une rhétorique générale, qui s’appuie sur les acquis de la linguistique et plus généralement de la sémiotique pour fournir une véritable théorie de la production d’effets “littéraires” (en un sens très large) au moyen du langage “figuré” (Groupe μ , 1968, 1970). Dans les deux cas, la revendication du vieux terme de “rhétorique” se module explicitement d’un qualificatif de nouveauté ou de renouveau, qui entend marquer une rupture très nette avec la tradition rhétorique des derniers siècles et ses répertoires de figures de style peu ambitieux sur le plan théorique.

Les angles d’attaque des uns et des autres, cependant, sont, on le sait, très différents. Là où les Liégeois entendent essentiellement dépasser la simple taxonomie des figures de style pour énoncer les mécanismes généraux du langage figuré et dresser un tableau analytique de l’ensemble de ses réalisations possibles¹, les Bruxellois prétendent démarquer plus radicalement leur démarche

¹ Aux taxonomies des Lamy, Du Marsais ou Fontanier, le Groupe μ oppose sa propre démarche visant à “définir les opérations fondamentales dont les figures ou les tropes sont des cas particuliers” (Groupe μ , 1970 : 127).

de l'étude “classique” des figures ou des tropes pour rendre à la rhétorique toute l'ampleur épistémologique qui la caractérisait chez Aristote en tant que théorie générale de l'argumentation.

2. Force persuasive et force poétique du langage figuré

Revendiquant une même dénomination disciplinaire, les deux équipes ne pouvaient évidemment longtemps éviter de se positionner l'une par rapport à l'autre et de négocier un partage du champ théorique. Dans une certaine mesure, Perelman, qui y avait posé le premier pas, avait anticipé cette négociation en affichant d'emblée ses prétentions sur un territoire extrêmement large, dont la rhétorique linguistique ne pourrait jamais constituer qu'une féodalité, au sens où elle ne pourrait régner que sur un domaine très limité du territoire rhétorique – une partie du champ de l'*elocutio* –, mais aussi au sens où, par son étude du langage figuré au service du “bien dire”, elle devrait, en vassale, contribuer à l'effort de guerre plus global du convaincre. A cette répartition asymétrique des rôles, le Groupe μ avait cependant répliqué dès ses premiers travaux en suggérant un partage plus équitable autour de la distinction entre dimensions logique et esthétique de la rhétorique, partage que semble légitimer l'existence de traditions parallèles caractérisées par des préoccupations propres et autonomes l'une par rapport à l'autre. *A côté de* la rhétorique argumentative, et non *en* elle, il y a, dit le Groupe μ , place pour une rhétorique poétique poursuivant des objectifs spécifiques :

“Il n'est pas exclu qu'on puisse faire la jonction entre les deux tendances qui ont historiquement écartelé la rhétorique traditionnelle : tendance logique, basée sur la fonction conative du langage ; tendance esthétique, réflexion sur la fonction poétique. Cette synthèse ne consisterait pas, bien entendu, à en revenir au compromis classique qui consistait à définir la rhétorique comme l'art de bien parler pour persuader [...]. Si les manuels tardifs, comme celui de Domairon (1816), ont finalement opté pour une conception purement littéraire, limitant la rhétorique à l'étude des procédés d'expression («l'art de distribuer des ornements dans un ouvrage de prose»), c'est sans doute parce que les derniers rhéteurs, à mesure qu'ils prenaient conscience de la littérature, ont senti confusément que pour l'écrivain moderne le commerce avec les figures primait le commerce avec le monde. Une fois liquidée l'idée que l'art est un agrément qui s'ajoute, il deviendra possible d'envisager la rhétorique non plus comme une arme de la dialectique, mais comme le moyen de la poétique. Car, en principe du moins, l'orateur n'utilise la métaphore que pour conjurer la contradiction, tandis que le poète y a recours parce qu'il s'en enchante” (Groupe μ , 1970 : 12)².

² Cf. aussi : “L'entreprise de Perelman, conforme – répétons-le – à la tradition la plus ancienne, n'a, du moins à première vue, que peu de rapports avec celle du groupe μ ou de Jacques Durand, sinon en ceci que le théoricien du discours argumentatif rencontre forcément, envisagés comme moyens de persuasion, les procédés de style qu'on appelle communément «figures» et qui

C'est pourtant cette (ré)partition du champ de la rhétorique que Perelman entend précisément contester : selon lui, le repli d'une certaine tradition rhétorique – dite "classique" – sur la dimension purement esthétique du phénomène est le revers exact de la prétention qu'a eue la logique formelle d'étudier la correction des raisonnements indépendamment de l'ancrage pragmatique et de la formulation stylistique qui en font de véritables argumentations. De ce point de vue, les deux traditions – logique et esthétique – évoquées ci-dessus³ sont, pour Perelman, autant de points de vue réducteurs qui appauvrissent l'un et l'autre la rhétorique initiale d'Aristote et qui se privent par là même des outils théoriques dont ils bénéficiaient du temps de leur union sacrée : faute de tenir compte de la dimension discursive des raisonnements juridiques, politiques, philosophiques, etc., la logique contemporaine ne peut rendre compte d'éléments pourtant essentiels à leur validation par tel ou tel auditoire ; et, à l'inverse, faute d'envisager les figures dans leur fonction argumentative, la rhétorique stylistique échoue à véritablement les théoriser :

“Une présentation efficace, qui impressionne la conscience des auditeurs, est essentielle non seulement dans toute argumentation visant à l'action immédiate, mais aussi dans celle qui vise à orienter l'esprit d'une certaine façon, à faire prévaloir certains schèmes interprétatifs, à insérer les éléments d'accord dans un cadre qui les rende significatifs et leur confère la place qui leur revient dans un ensemble. Cette technique de la présentation a même pris un tel développement que l'on a réduit à son étude toute la matière de la rhétorique, conçue comme art de bien parler et de bien écrire, comme un art d'expression de la pensée, de pure forme. C'est contre cette conception qui est à l'origine de la dégénérescence de la rhétorique, de sa stérilité, de son verbalisme et du mépris qu'elle a finalement inspiré, que nous devons nous insurger. Nous refusons de séparer, dans le discours, la forme du fond, d'étudier les structures et les figures de style indépendamment du but qu'elles doivent remplir dans l'argumentation” (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1950 : 191-192).

Ou encore :

“Suite à la tendance de la rhétorique à se limiter aux problèmes de style et d'expression, les figures furent de plus en plus considérées comme de simples ornements, contribuant à rendre le style artificiel et fleuri. [...] Pour nous, qui

caractérisent aussi bien des discours dont la fin principale n'est pas d'obtenir l'adhésion d'un auditoire. Pour le dire d'emblée, notre rhétorique semblerait plutôt relever de la théorie littéraire, en tant qu'elle concerne au premier chef ce qu'on a appelé la fonction poétique du langage” (Groupe μ , 1977b : 202).

³ Sans nier l'existence de deux traditions, les Bruxellois regrettent justement l'“écartèlement de la rhétorique entre deux tendances, l'une philosophique, visant à intégrer dans la logique les discussions sur les matières controversées, parce que incertaines, et où chacun des adversaires cherche à montrer que son opinion a pour elle la vérité ou la vraisemblance, l'autre, littéraire, visant à développer l'aspect artistique du discours et préoccupée surtout des problèmes de l'expression” (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1950 : 77).

nous intéressons moins à la légitimation du mode littéraire d’expression qu’aux techniques du discours persuasif, il semble important non pas tant d’étudier le problème des figures dans son ensemble, que de montrer en quoi et comment l’emploi de certaines figures déterminées s’explique par les besoins de l’argumentation” (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1950 : 226-227).

Invité il y a quelques années à un colloque *Figures et conflits rhétoriques* organisé à Bruxelles par le *Centre européen de l’étude de l’argumentation* qui poursuit le projet de Perelman, Jean-Marie Klinkenberg répondait à cela que le travail du Groupe μ avait précisément proposé une *théorisation* linguistique des figures, laquelle débouchait notamment sur une classification rigoureuse de celles-ci selon les mécanismes qu’elles mettent en œuvre, plutôt que d’après les “rôles qu’elles jouent à un moment ou l’autre des discours argumentatifs” (Klinkenberg, 1990 : 124-125). Bien plus, Jean-Marie Klinkenberg répondait explicitement à la critique, formulée par Perelman et bien d’autres⁴, du caractère extrêmement étriqué de la théorie des tropes par rapport au vaste champ de savoir que la rhétorique d’Aristote s’était donné pour mission d’investiguer ; il insistait au contraire sur le fait que cette spécialisation d’une partie de l’ancienne rhétorique sur l’étude linguistique des figures avait à son tour permis la conquête de territoires nouveaux et vastes en dehors du seul champ de l’argumentation verbale qui traçait les anciens contours de la sphère d’influence rhétorique : non seulement l’usage des figures n’est-il pas réservé au langage verbal, mais encore l’argumentation n’est-elle qu’un des effets possibles de cet usage (Groupe μ , 1977a : 19 ; Klinkenberg, 1990 : 120-121, 127-133).

Sans vouloir trancher ici ce qui, du point de vue de la sociologie des sciences, pourrait n’apparaître que comme un différend territorial typique des affirmations disciplinaires – avec tous les problèmes de fixation des frontières, de choix de capitale et de structuration administrative⁵ –, nous voudrions interroger les articulations théoriques des enseignements des deux écoles, articulations qui importent à tout qui cherche les outils nécessaires à penser la dimension rhétorique – poétique ou argumentative – d’un texte ou d’une image.

D’après certains⁶, une première et importante opposition entre les deux perspectives résiderait, dans le fait que la conception structuraliste des figures privilégiée par le Groupe μ paraît théoriser leur fonctionnement “linguistique” (interne à la langue) indépendamment du discours particulier dans lesquelles

⁴ C’est en particulier le cas de Gérard Genette (1970), qui formule de manière particulièrement nette le verdict d’une réduction progressive du corps de doctrine extrêmement vaste de la rhétorique (tournée vers la *persuasio*) à la seule *elocutio*, puis à la seule théorie des tropes et enfin à la seule métaphore.

⁵ Une lettre adressée à Philippe Minguet par Chaïm Perelman (citée dans Klinkenberg, 1990 : 134) témoigne toutefois de l’estime que se portaient les deux groupes en dépit de leurs divergences théoriques.

⁶ Voir la critique que Paul Ricoeur (1975 : 174-177 ; 201-205) adresse à la sémantique structurale et à la théorie des métasèmes qui s’appuie sur elle. Cf. aussi Florescu, 1982 ou Pozuelo Yvancos, 1988.

elles interviennent et des rôles qu'y jouent tel ou tel locuteur et son auditoire particulier. Perelman, on le sait, insiste pour sa part lourdement sur le caractère situé des discours et sur la relativité de leur force rhétorique à l'auditoire auquel ils s'adressent. Or, avant même toute vertu persuasive d'une expression, c'est l'"écart" même qu'elle représente par rapport à l'usage habituel qui dépend du contexte :

“On repère généralement l'intention argumentative par l'indice que présente l'usage d'un terme s'écartant du langage habituel. [...] il y aurait lieu de préciser où et quand l'usage d'un terme déterminé peut être considéré comme habituel ; grosso modo, nous pourrions considérer comme habituel le terme qui passe inaperçu. [...] Le terme neutre dépend évidemment du milieu” (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1958 : 201)⁷.

L'hypothèse selon laquelle la distinction entre sens propre et sens figuré serait interne à la langue – et donc “statique” – est très vivement dénoncée par les Bruxellois :

“Il faut se rendre compte de ce que l'expression normale est relative non seulement à un milieu, à un auditoire, mais à un moment déterminé du discours. Admet-on, par contre, qu'il y a une manière de s'exprimer qui est la bonne, l'authentique, la vraie, la normale, on ne peut concevoir la figure que comme quelque chose de statique : une expression est ou n'est pas une figure ; on ne peut imaginer qu'elle le soit ou ne le soit pas suivant la réaction de l'auditeur” (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1958 : 231).

Une seconde différence, plus souvent encore pointée du doigt⁸, semble résider dans le fait que l'effet “rhétorique” – au sens de littéraire ou poétique – qu'étudie le Groupe μ tient essentiellement dans l'*allotopie* – c'est-à-dire dans le surgissement d'un inattendu, d'une déviance par rapport à ce que prescrirait l'"usage" –, alors que la stratégie “rhétorique” – au sens d'"argumentative" – qu'envisagent Perelman et son équipe implique au contraire la revendication d'un certain nombre de *normes*, d'*usages courants* et de *lieux communs* (les *τόποι* de la rhétorique d'Aristote).

Ces deux apparentes différences doivent être soigneusement reconsidérées. Tout d'abord, le paradigme indéniablement structuraliste qui guide la *Rhétorique générale* du Groupe μ n'enlève rien au fait que c'est bien au niveau du *discours*

⁷ A cet égard, le terme “neutre” n'est pas pour autant purement “factuel”, c'est-à-dire descriptif et dénué de tout jugement de valeur (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1958 : 201-202).

⁸ Comme le résume Alain Lempereur (1990 : 139) : “Aujourd'hui, au terme d'une longue évolution, l'histoire de la rhétorique est scindée en deux branches qui prétendent toutes deux à l'autonomie, en se repoussant l'une l'autre. En gros, la première s'attache à l'étude de la production littéraire, qui se veut le lieu de rupture constante, de différence chaque fois renouvelée. La seconde vise davantage la parole efficace, la production persuasive, apparemment lieu de l'identité chaque fois confirmée. La première aurait pour objet l'original, le marginal ; la seconde le stéréotypé, l'accord implicite sur les valeurs. Les maîtres-concepts de la division contemporaine de la rhétorique semblent donc être «écart» pour l'une et «norme» pour l'autre”.

et non seulement à l'intérieur de la *langue* que se jouent les alignements et les contrastes qui font les ressorts du langage figuré ; dans la mesure où les normes par rapport auxquelles la littérature marque ses écarts poétiques sont évidemment toujours celles qui régissent les performances linguistiques d'un certain registre dans un certain contexte et pour une certaine communauté linguistique, c'est bien, en fait, du *discours* figuré qu'il s'agit dans la rhétorique du Groupe μ ⁹. Il serait tout simplement absurde d'affirmer que la rhétorique “poétique” néglige la prise en compte de l'auditoire ; c'est bien au contraire toujours sur les attentes d'un auditoire que joue la figure de style :

“Le degré zéro d'une position déterminée, c'est ce que le lecteur attend dans cette position” (Groupe μ , 1970 : 37)¹⁰.

Jean-Marie Klinkenberg insiste d'ailleurs sur le fait que ces préoccupations pragmatiques et socio-linguistiques font précisément la parenté plutôt que la divergence des deux écoles :

“Les deux néo-rhétoriques sont des disciplines étudiant le discours, donc les faits de parole. Dans la mesure où elles se penchent sur l'énoncé, c'est pour y voir les traces de l'énonciation. Elles sont donc inséparables d'une approche pragmatique. Ensuite, les deux néo-rhétoriques se fondent sur l'existence des variétés sémiotiques, et tirent leur efficacité des corrélations existant entre la répartition de ces variétés et les différentes stratifications sociales” (Klinkenberg, 2000 : 61)¹¹.

C'est donc bien aux normes du *discours contextualisé* que se réfèrent l'une et l'autre des deux nouvelles rhétoriques. Une différence pourrait toutefois subsister dans le fait qu'il s'agit essentiellement pour l'une de s'y conformer et pour l'autre, au contraire, de les enfreindre ; alors que produire l'effet poétique supposerait de frustrer les attentes de l'auditoire, produire l'effet de conviction supposerait plutôt de les flatter. On aurait là l'essentiel du partage entre les deux perspectives, partage qui rendrait compte de leurs conceptions et classifications divergentes des procédés rhétoriques et qui clarifierait en outre l'usage qui peut être fait des outils théoriques mis au point par chacune des deux écoles. Ainsi, ce serait en principe dans les travaux du Groupe μ qu'un théoricien de la littérature trouverait les éléments d'analyse susceptibles d'éclairer les ressorts poétiques

⁹ Pour une application de cette thèse à la rhétorique des images, voir Dondero, 2010 : 41-47.

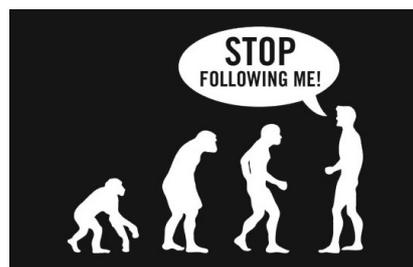
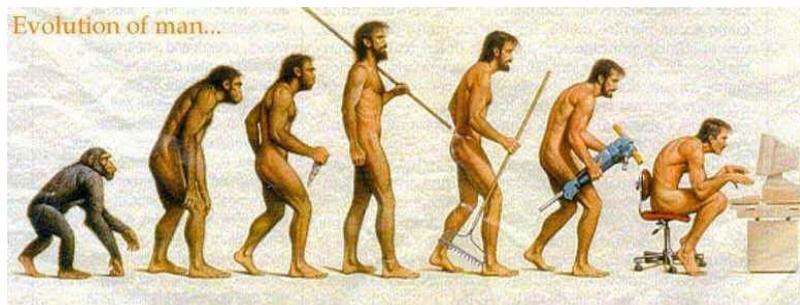
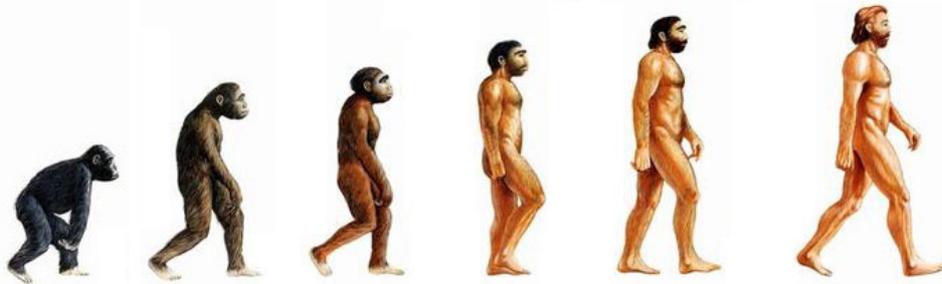
¹⁰ Le Groupe μ condamne sans équivoque les notions naïves de “sens propre” et d’“écart” : “En cessant d'être une discipline normative, la rhétorique peut apprécier, non l'écart, mais *les* écarts qui séparent la métaphore, non de l'expression «propre», mais d'expressions plus appropriées à l'usage reçu” (Groupe μ , 1970 : 126). Sur la contextualité du “degré zéro” et l'idéalité asymptotique du “degré zéro absolu”, voir aussi Badir, 2008 : 174-177. Lorsqu'il critique la prétention structuraliste à définir les écarts par des critères internes à la langue, Paul Ricoeur reconnaît d'ailleurs que la théorie défendue dans la *Rhétorique générale* comporte quant à elle une dimension plus résolument pragmatique (Ricoeur, 1975 : 182-183 ; 203-206).

¹¹ C'est d'ailleurs d'une “socio-sémiotique” ou d'une “sémiotique variationniste” que se réclame Jean-Marie Klinkenberg (1996 : 61-102).

d'un texte, alors que ce serait chez Perelman qu'un théoricien de la démonstration ou de l'argumentation trouverait ceux qui éclairent sa force de persuasion.

Que, dans la pratique, un tel partage soit cependant loin d'être évident oblige toutefois à reconsidérer ces attendus. Nous étant nous-même confronté à la fonction argumentative de certaines images – notamment schémas de preuves formelles, mais aussi illustrations de théories scientifiques –, c'est en fait un étroit entrelacement des deux types de considérations rhétoriques qu'il nous a été donné de constater (Leclercq, 2011).

Dans un premier temps, il fut tentant d'opposer les transformations *réglées* qui peuvent donner à une image sa structure argumentative, aux transformations *inattendues* qui peuvent lui conférer une dimension poétique. Ainsi, les principes – alignement des formes, cumul des transformations de l'une à l'autre, accroissement constant des tailles, orientation gauche-droite de l'ensemble de la figure – qui font le pouvoir de conviction de la célèbre image sont précisément violés dans les deux images humoristiques suivantes, qui jouent sur nos attentes à l'égard des règles de transformations régissant l'image initiale :



Cependant, sans être totalement infondée, cette opposition s’avéra vite insatisfaisante. En effet, attendues ou non, les transformations reposent dans l’un ou l’autre cas sur un ensemble commun de *principes sémiotiques*, qui font seulement l’objet d’*usages rhétoriques* distincts. A cet égard, les travaux du Groupe μ , qui font systématiquement précéder leurs préoccupations proprement rhétoriques de profondes études sémiotiques du domaine d’expression concerné, constituent évidemment une ressource extrêmement précieuse pour qui prétend investiguer l’usage *argumentatif* autant que pour qui s’intéresse au “détournement” *poétique* de ces dispositifs producteurs de sens. En dégageant les mécanismes de la production de sens d’un moyen d’expression donné, mais aussi les normes qui caractérisent ses différentes “variétés” (culturelles, sociales, professionnelles, ...), la sémiotique constitue l’indispensable fondement théorique commun aux deux rhétoriques.

Bien plus, c’est la possibilité même d’un certain usage *figuré* d’un langage qu’elles présupposent toutes deux. A cet égard, outre un fondement sémiotique commun, c’est bien une assise dans une rhétorique fondamentale que requièrent la rhétorique argumentative comme la rhétorique poétique. En-deçà de toute préoccupation pour leurs effets cognitifs ou esthétiques, les structures et mécanismes du langage figuré doivent faire l’objet d’investigations purement *linguistiques* (au sens restreint du langage verbal ou en un sens plus général si on s’intéresse aux figures propres à d’autres types de langage). Comme le dit Jean-Marie Klinkenberg :

“Ces structures sont en effet identiques pour la figure argumentative et pour la figure de style. [...] ce qui donne le statut de figure argumentative ou de figure de style, c’est le contexte pragmatique et rien d’autre. Il reste qu’il faut bien nommer la discipline qui peut s’occuper de ces structures communes, et donc loger à son enseigne les deux néo-rhétoriques. Or, comment la nommer, sinon par le mot de rhétorique ?” (Klinkenberg, 1990 : 126)¹².

On pourrait simplement qualifier de “linguistique” (au sens général) cette rhétorique première sous-jacente à la rhétorique argumentative comme à la rhétorique poétique. Or, là encore, c’est clairement dans les travaux du Groupe μ qu’on en trouve les éléments théoriques. Dès la *Rhétorique générale*, le Groupe μ avait d’ailleurs souligné l’existence de deux niveaux dans ses recherches sur les “procédés de langage qui caractérisent la littérature” (Groupe μ , 1970 : 14 ; 25). Etudier “le bon fonctionnement de la figure”, était-il dit, ce n’est pas encore étudier “son acceptabilité pour la conscience esthétique” : “il n’y a pas de poésie

¹² Cette rhétorique fondamentale, qui se préoccupe du commun dénominateur des deux néo-rhétoriques, Jean-Marie Klinkenberg la distingue de la rhétorique “vraiment générale” que, dans une perspective qui se veut omni-englobante, des auteurs comme Jose-Maria Pozuelo Yvancos ou Antonio García Berrio appellent de leurs vœux (Klinkenberg, 1990 : 123). En la disant “purement linguistique”, nous soulignons la part qu’y prennent les mécanismes internes à la langue sans cependant omettre ceux qui sont propres à ses différentes “variations”.

sans figure, mais bien des figures sans poésie” (Groupe μ , 1970 : 26-27). C’est pourquoi la poétique ou “seconde rhétorique” ne fait que prolonger la “rhétorique fondamentale” entendue comme “étude des structures formelles”¹³. Dans la *Rhétorique de la poésie*, c’est d’ailleurs l’expression de “rhétorique linguistique” que le Groupe μ utilise pour parler de la rhétorique “vidée de son contenu littéraire exclusif et ainsi ramenée à sa généralité” (Groupe μ , 1977a : 21).

Plutôt que d’opposer l’art de l’orateur comme rhétorique proprement dite à la poétique rhétorique seconde, il conviendrait donc davantage, dans cette perspective, de séparer un socle rhétorique commun – qui ressort de la linguistique – de préoccupations rhétoriques “secondes”, argumentatives ou poétiques¹⁴. La distinction des projets logique et esthétique des deux écoles ne se constituerait donc que sur un fond théorique commun, lui-même pris en charge par l’école liégeoise. D’où la légitimité d’une certaine prétention du Groupe μ à une généralité de propos qui va non seulement bien au-delà d’une contribution modeste à l’art du bien dire au service de l’argumentation, mais induit même peut-être un renversement de la hiérarchie épistémologique entre les deux entreprises, puisque, comme d’ailleurs la poétique, la rhétorique argumentative ne peut plus prétendre englober mais seulement seconder la rhétorique “fondamentale”.

3. Le langage figuré entre normes et écarts

A qui les étudie de près, il apparaît d’ailleurs que les deux usages rhétoriques du langage figuré ne sont le plus souvent que le revers l’un de l’autre pour la raison précisément qu’ils reposent sur les mêmes fondements : chaque transformation poétique révèle *a contrario* les normes et attentes qu’exploitent les stratégies argumentatives¹⁵. Même lorsqu’il se veut dénonciateur, un écart par rapport à une norme a pour effet notoire de la souligner plutôt que de l’estomper, de sorte qu’argumentation et poésie semblent presque se supposer l’une l’autre, dans la mesure où l’écart poétique serait impossible sans les lieux

¹³ Pointant la spécificité de la rhétorique visuelle lorsqu’elle traite d’œuvres d’art, Jan Baetens (2008 : 156-157) distingue les “formes” rhétoriques, qui peuvent être analysées en termes grammaticaux, et les “forces” rhétoriques, qui supposent nécessairement une analyse herméneutique et pragmatique.

¹⁴ Comme le fait remarquer Jean-Marie Klinkenberg (1990 : 121), le Groupe μ ne s’est pas contenté d’étudier le fond commun aux deux rhétoriques ; il a même traité la question de l’efficacité argumentative à côté de celle des qualités esthétiques.

¹⁵ Tel est d’ailleurs tout le ressort de l’ouvrage que, dans l’école de Bruxelles, Lucie Olbrechts-Tyteca (1974) a consacré au comique de la rhétorique. Reprenant la structure même de l’analyse du *Traité de l’argumentation*, cet ouvrage montre que toute transgression des normes qui font en principe la force persuasive d’une argumentation est productrice d’effets poétiques, en particulier comiques, qui mettent *a contrario* ces normes en évidence. A cet égard, l’ouvrage confirme la thèse du *Traité* selon laquelle une figure rhétorique qui échoue dans son effet argumentatif “tombe au rang de figure de style”.

communs qui constituent le fond de commerce de l’argumentation et où, à l’inverse, ces lieux communs sont régulièrement mis en évidence plutôt qu’altérés par un certain nombre de contrevenances explicitement poétiques.

En outre et plus fondamentalement encore, il est loin d’être évident qu’on puisse aussi caricaturalement opposer l’effet persuasif et l’effet poétique en rangeant le premier du côté de la normalité et le second du côté de la déviance. Comme n’a cessé d’y insister le Groupe μ , l’allotopie qui caractérise l’écart rhétorique n’est possible que sur un fond assez ferme d’isotopie – redondances phonétiques ou graphiques, syntaxiques, sémantiques, ... – qui, du sein même du message, suggère de manière nette des normes – et crée des attentes – que déçoivent par ailleurs un ou plusieurs éléments du message (Groupe μ , 1970 : 37-41). Le discours poétique ne viole donc pas des normes qui lui sont extérieures, mais bien des normes qu’il respecte lui-même très largement. Il n’y a création que sur fond d’usage établi, nouveauté que sur fond de lieu commun.

Bien plus, la création répond à ses propres normes. Ainsi, la figure ne fait pas qu’atténuer la redondance ; elle peut aussi la renforcer par des conventions propres – notamment, pour la poésie au sens strict, par des contraintes formelles comme la rime, le rythme ou le mètre – qui font qu’inattendu à un certain égard, l’usage d’une expression (par exemple rare ou précieuse) peut être attendu à un autre (par exemple pour des raisons de consonance) (Groupe μ , 1977a : 42-43). C’est là l’idée de “poly-isotopie” qu’explique longuement la *Rhétorique de la poésie* (Groupe μ , 1977a : 54-73). Pour le dire encore autrement, on peut violer des règles à un niveau pour mieux les respecter à un autre (Klinkenberg, 2008 : 51-52). Loin donc de se contenter de produire des écarts, la littérature s’efforce aussi d’en soutenir la normalité sous un autre point de vue.

Or, il y a là encore un trait commun avec la rhétorique argumentative, qui, à l’éventuelle exception du discours purement épideictique, ne se contente évidemment pas de réaffirmer des normes ou de ressasser des lieux communs, mais a aussi une fonction résolument *créative*, laquelle consiste à rendre plausibles voire “normales” des propositions originales – ou du moins que le public auquel elle s’adresse n’a pas encore faites siennes – en les rattachant à un réseau de lieux communs et autres principes déjà admis (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1958 : 87-153). Pour Perelman, c’est même dans cette réduction des écarts que réside toute la vertu de la rhétorique argumentative :

“Si les auteurs qui se sont occupés de figures ont eu tendance à ne percevoir que leur côté stylistique, cela tient donc, pensons-nous, à ce que, à partir du moment où une figure est détachée du contexte, mise dans un herbier, elle est presque nécessairement perçue sous son aspect le moins argumentatif ; pour saisir son aspect argumentatif, il faut concevoir le passage de l’habituel à l’inhabituel et le retour à un habituel d’un autre ordre, celui produit par l’argument au moment même où il s’achève” (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1958 : 231).

Ou encore:

“Une même structure peut passer d’un degré à l’autre, grâce à l’effet même produit par le discours. Des formes qui, au premier abord, paraîtront employées de façon inaccoutumée, pourront cependant paraître normales si cet emploi prend sa justification par l’ensemble du discours. Nous considérerons une figure comme *argumentative* si, entraînant un changement de perspective, son emploi paraît normal par rapport à la nouvelle situation suggérée. Si, par contre, le discours n’entraîne pas l’adhésion de l’auditeur à cette forme argumentative, la figure sera perçue comme ornement, comme figure de *style*. Elle pourra susciter l’admiration, mais sur le plan esthétique, ou comme témoignage de l’originalité de l’orateur” (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1958 : 229).

La fin de la dernière citation suggère tout de même que persiste une différence importante entre l’effet argumentatif – qui résulterait d’une réduction complète de l’écart – et l’effet purement littéraire ou stylistique – qui, volontairement ou involontairement, le laisserait ouvert. Comme le dit encore clairement Perelman :

“Il résulte de ce qui précède qu’une figure dont l’effet argumentatif n’est pas réussi tombera au rang de figure de style” (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1958 : 230)¹⁶.

Que la poéticité d’une figure se joue dans la tension – l’“interaction dialectique” (Klinkenberg, 1974 : 65-67)¹⁷ – entre degré perçu et degré conçu plutôt que dans la simple réduction du second au premier, c’est d’ailleurs ce qu’affirme volontiers le Groupe μ . Caractérisé par l’écart, l’énoncé poétique est “polyphonique” (Klinkenberg, 1974 : 64) ; il dit tout à la fois son sens “propre” – au sens d’usuel – et son sens “figuré” – qui dévie par rapport à cette première norme d’usage, mais est suggéré par le respect d’une autre norme. C’est pourquoi, comme y insiste longuement la *Rhétorique de la poésie*, l’énoncé poétique est “médiation” entre des normes ou isotopies.

En définitive, les deux usages rhétoriques du langage semblent donc moins s’opposer par le privilège accordé à la norme ou à l’écart que sur le caractère plus ou moins ouvert du jeu d’isotopie et d’allotopie qui les constitue l’un et l’autre et fait leur parenté voire leur intrication. Car on peut se demander si les médiations poétiques n’ont pas aussi très souvent, implicitement ou plus explicitement, une fonction *argumentative* consistant à rendre plausible une

¹⁶ Le *Traité de l’argumentation* prend l’exemple de la métaphore de la “main invisible” d’Alan Smith : “du fait que l’on peut adhérer à la valeur argumentative qu’elle recèle, cette figure sera bien considérée comme une figure, mais non comme une figure de style”.

¹⁷ Cf. aussi un peu plus bas : “On ne remplace pas une portion d’énoncé déviante ou fautive par un «sens propre» : c’est l’interaction entre les deux degrés qui fonde la figure. Un simple remplacement supprimerait toute médiation”. Grand lecteur de Levi-Strauss, F. Edeline fut, semble-t-il, le premier à insister sur la “médiation”.

certaine vision des choses ou description du monde¹⁸. Le trait d’humour que comporte la représentation visuelle de l’évolution de l’homme qui, sous la contrainte toujours plus pesante de sa technologie, finit par retrouver les positions prostrées de son ancêtre simiesque n’est pas seulement dénonciation des normes qui président classiquement à cette représentation et à cette énonciation, mais aussi plaidoyer plus ou moins convaincant en faveur d’une thèse originale. Certes, l’énoncé poétique ne consiste pas toujours à défendre une nouvelle vision du monde ; comme c’est le cas de l’image de l’homme qui se retourne vers ses “ancêtres” pour les enjoindre d’arrêter de le suivre, il s’agit parfois essentiellement de jouer sur le code lui-même sans nécessairement proposer une thèse. Mais, entre stratégies proprement argumentatives et productions purement poétiques, la frontière n’est sans doute pas nette.

Telle était d’ailleurs la thèse majeure de l’ouvrage de Paul Ricoeur consacré à la figure de style et, à travers elle, à la rhétorique. Chaque fois qu’elle est “vive”, la métaphore n’est pas seulement production d’un écart par substitution d’un terme inattendu au terme attendu – écart, qui, une fois réduit par l’interprète, laisserait en définitive inchangés aussi bien le code que la classification conceptuelle qu’il avait un instant bousculés¹⁹ –, mais mise en question plus ou moins profonde de nos habitudes de pensée et suggestion plus ou moins insistante de nouvelles manières de voir et de décrire les choses²⁰. Même dans sa dimension poétique, la métaphore, peut, telle une argumentation, fonder des thèses nouvelles de manière plus ou moins convaincante par la “qualification” des données (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1958 : 169-174)²¹. On assiste même chez Ricoeur à une sorte de renversement à cet égard puisque, pourvue d’une valeur fortement informative et argumentative, la fonction poétique du langage est opposée à sa fonction purement rhétorique, laquelle se borne à “persuader les hommes en donnant au discours des ornements qui

¹⁸ L’ouvrage de Lucie Olbrechts-Tyteca sur *Le comique du discours* (2000) s’ouvre d’ailleurs par la reconnaissance de l’usage du comique dans la rhétorique. Toute la suite de l’ouvrage, cependant, se consacre au dévoilement comique de la rhétorique sans jamais vraiment penser la nouvelle force argumentative de certains de ces effets comiques.

¹⁹ Ricoeur (1975 : 191-215) s’en prend ici plus particulièrement aux théories de Jean Cohen (1966), mais aussi du Groupe μ , dont les opérations d’arithmétique sémique semblent n’opérer que dans des champs sémantiques déjà tout constitués.

²⁰ A cet égard, Ricoeur se revendique tout particulièrement de la “saisie du genre par le moyen de la ressemblance” chez Aristote (Ricoeur, 1975 : 38), du “voir comme” wittgensteinien (269), de la redescription par émigration d’étiquettes chez Goodman (81), de l’inscription d’un sujet dans un nouveau système de lieux communs chez Max Black (114), bref de tout ce qui fait une “méprise catégoriale calculée” (250 ; 316).

²¹ La métaphore a, pour Ricoeur, valeur prédicative et propositionnelle ; elle est “informative” et non purement décorative. Il y a une “intention «réaliste» qui s’attache au pouvoir de redescription du langage poétique” (Ricoeur, 1975 : 311) ; et c’est cette valeur de vérité métaphorique de l’énoncé qui est mise en tension avec sa valeur de vérité littérale (320). C’est pourquoi, loin d’être seulement centré sur lui-même, le discours poétique reste fortement référentiel (277-289) et a une véritable portée ontologique ; il “ouvre et découvre” un monde (309), monde en puissance mais qui est déjà présenté comme actuel (392).

plaisent” (Ricoeur, 1975 : 311)²². L’usage intensif que le Groupe μ fait du terme “médiation” depuis au moins la *Rhétorique de la poésie* témoigne de ce qu’il intègre volontiers ce propos sans pour autant admettre comme Ricoeur une primauté de l’énoncé sur les autres unités de signification²³ :

“La figure permet de résoudre des contradictions, ou d’expérimenter des solutions à différents problèmes, en proposant des médiations entre les termes disjoints de ces problèmes ou de ces contradictions. Elle exerce donc une fonction authentiquement herméneutique” (Klinkenberg, 1990 : 72).

Dans cette dernière citation, on retrouve un grand nombre des propositions de Ricoeur, à commencer par l’idée que la figure consiste à “forcer” les cadres classificatoires déposés dans la langue pour en tester ou en suggérer d’autres :

“Chaque acte rhétorique serait en effet une exploration des potentialités du monde sémiotique : il rend de nouveaux découpages accessibles à de nouveaux partenaires de l’échange sémiotique” (Klinkenberg, 1990 : 81)²⁴.

On trouve aussi l’idée qu’interpréter un énoncé ou plus encore un texte constitue une tâche herméneutique qui suppose d’inventer une “constellation sémantique” où chaque mot reçoit l’appui de tous les autres²⁵. N’ayant de sens déterminé qu’en contexte, chaque élément du message est porteur d’un grand nombre de sens potentiels qui entrent diversement en redondance avec les sens potentiels

²² En ce sens, la rhétorique n’est qu’une technique de l’éloquence (Ricoeur, 1975 : 16-18).

²³ A Ricoeur, Jean-Marie Klinkenberg formule en effet, pour le Groupe μ , une réponse double. D’une part, il insiste sur le fait que la rhétorique générale est évidemment au moins autant une théorie de l’interaction qu’une théorie de la substitution : “Les thèses de *Rhétorique générale* se fondent bien sur une théorie de l’énoncé : la théorie générale de la figure que nous y proposons décrit en effet la coprésence, dans un ensemble syntagmatique, d’éléments conformes à l’isotopie de cet ensemble, et d’éléments allotopes qui doivent être réévalués” (Klinkenberg, 1990 : 130). D’autre part, il souligne que, pour la rhétorique générale, l’énoncé n’est pas le seul lieu de l’interaction : “La théorie est assez puissante pour rendre compte de faits rhétoriques se manifestant dans des ensembles syntagmatiques d’un niveau inférieur à celui du mot (par exemple dans le cas de nombreux métaplasmes), mais aussi de faits englobant plusieurs phrases (comme dans la métaphore filée)” (Klinkenberg, 1990 : 130). C’est toutefois cette homogénéité des niveaux de définition et d’interaction sémiotiques – héritée de Saussure – que conteste Ricoeur (1975 : 130-133 ; 201-202).

²⁴ Jean-Marie Klinkenberg voit d’ailleurs dans cette médiation la spécificité de la première rhétorique – la rhétorique “linguistique” – par rapport à la sémiotique dont elle questionne les structures : “La rhétorique voit ainsi son statut se préciser. C’est – entre autres choses – la partie créative du système sémiotique : celle qui permet de faire évoluer celui-ci par la production de nouvelles relations entre unités et donc (puisque ce sont les relations qui fondent la nature des unités) par la production de nouvelles unités” (Klinkenberg, 1990 : 79). Sur la distinction entre la sémiotique et la rhétorique générale, qui en est le “composant évolutif”, cf. aussi Klinkenberg, 2008.

²⁵ Telle est la substance de toute la théorie de l’interaction que, avec Max Black, Ricoeur entend opposer à la théorie de la substitution (Ricoeur, 1975 : 111-113). Ricoeur fait le lien avec la définition contextuelle ou “opérationnelle” du sens des mots chez Wittgenstein (164-168).

véhiculés par d’autres éléments du message, le destinataire s’efforçant alors, par son interprétation globale, de concilier ces redondances de la meilleure manière possible. C’est par la “médiation” des isotopies qu’est rendue possible cette médiation sémantique qu’est la recatégorisation ; loin de jouer avec une norme unique, le langage figuré s’efforce de concilier *des* normes. Et cela suppose à son tour une médiation *pragmatique* sous la forme d’une coopération entre émetteur et destinataire du message, qui visent tous deux à “optimiser l’efficacité de la manière dont ils traitent l’information au cours de l’échange” (Klinkenberg, 1990 : 63)²⁶ et tendent donc à la pertinence dans la manière dont l’un choisit les éléments du message et dont l’autre en détermine le sens total d’après l’ensemble et la disposition des éléments qui y figurent.

C’est évidemment dans cette triple “médiation” que l’herméneutique littéraire se rapproche le plus de la rhétorique argumentative mais aussi de la problématologie²⁷. Par leurs interactions constructives, les partenaires d’un débat d’opinions s’efforcent d’opérer de nouvelles classifications – et de permettre de nouveaux regards sur le monde – en conciliant, de la manière la plus satisfaisante possible, des normes apparemment divergentes²⁸. Concilier les normes, c’est en effet l’objectif même de la rhétorique pour Perelman. Mais on peut alors se demander s’il n’a pas tort d’y minorer le rôle des figures de style :

“Le rationalisme a réduit la rhétorique à l’étude des figures de style. [...] Aujourd’hui que nous avons perdu les illusions du rationalisme et du positivisme, et que nous nous rendons compte de l’existence des notions confuses et de l’importance des jugements de valeur, la rhétorique doit redevenir une étude vivante, une technique de l’argumentation dans les affaires humaines et une logique des jugements de valeur” (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1950 : 101)²⁹.

²⁶ Ce principe de coopération est plus encore présupposé par l’usage du langage figuré, puisque le destinataire escompte la perception et la réévaluation de l’écart par le destinataire tandis que ce dernier suppose qu’il doit bien voir dans l’écart la marque d’une exigence de réévaluation : “L’allotopie constitue une atteinte au code encyclopédique commun fondant la communication, tandis que sa réévaluation permet de maintenir intact le contrat de coopération liant les interlocuteurs” (Klinkenberg, 1990 : 68).

²⁷ Sur ce point, voir Meyer, 2010, 19-22. Symptomatiquement, c’est sur la question de la “médiation” que Constantin Salavastru achève son ouvrage *Logique, argumentation, interprétation* (Salavastru, 2007 : 199-209). L’auteur y fait bien apparaître les dimensions de création (spontanéité, adaptation au contexte) et de nouveauté cognitive qu’implique la démarche interprétative contrairement à la reproduction ou à la rationalité routinière.

²⁸ Comme le dit Alain Lempereur (1990 : 147) : “Nous retombons sur plusieurs piliers de la rhétorique persuasive. Loin de se limiter au seul monde de la différence, l’intelligibilité en rhétorique littéraire est indissociable d’un univers de la norme, de l’identité”.

²⁹ Pour l’école de Bruxelles, la rhétorique a comme principal présupposé le pluralisme des valeurs (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1950 : 100). Alain Lempereur (1990 : 150 ; 154) montre cependant qu’est aussi présupposé un certain “monisme de résolution”, à savoir l’hypothèse de la conciliation possible des valeurs plurielles par une argumentation de type juridique.

En dépit du rôle limité que semble leur reconnaître Perelman – purs ornements littéraires, elles témoignent éventuellement d’une intention argumentative mais échouent à la réaliser –, les figures de style sont sans doute le lieu même de la conciliation des valeurs et des normes. Et cette réconciliation serait alors aussi celle des deux sens du mot “rhétorique”, qui, pour autant, n’en viendraient pas à coïncider parfaitement puisque, d’une part, certains énoncés poétiques – centrés sur le message – resteraient dénués d’intention argumentative et que, d’autre part, certaines argumentations se feraient entièrement dans le cadre des classifications déjà admises et ne recourraient pas à leur mise en question par le moyen du style figuré ou métaphorique. Que l’une ou l’autre de ces possibilités ne soient que des cas-limites, c’est cependant ce qu’ont nettement montré les néo-rhétoriciens des deux bords, le Groupe μ signalant la relative rareté des figures qui opèrent sur le plan de l’expression (métaplasmes et métataxes) par rapport à celles qui opèrent sur le plan du contenu (métasémèmes et métalogismes) (Groupe μ , 1970 : 64-65)³⁰ et l’école de Bruxelles insistant pour sa part sur le lien entre le contenu d’une argumentation et les “moyens grâce auxquels une certaine présentation des données situe l’accord à un certain niveau, l’imprime avec une certaine intensité dans les consciences, met en relief certains de ses aspects” (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1958 : 192).

Mais tout cela ne mène-t-il pas à une réduction drastique de la part proprement *logique* de l’argumentation ? En rapprochant la rhétorique argumentative de la rhétorique poétique – dans leurs fonctions de redescription ou de requalification du donné – et en les faisant toutes deux reposer sur une rhétorique linguistique qui énonce les mécanismes mêmes de ces reclassifications propres au langage figuré, ne laisse-t-on pas entièrement de côté les principes logiques qui, le cas échéant, seraient seuls à même de légitimer ces reclassifications ?

C’est en fait loin d’être le cas. Car, à vrai dire, on ne peut qu’être frappé au contraire de la place qu’occupent des principes logiques dans la sémiologie et la rhétorique linguistique du Groupe μ . En particulier, les décompositions et recompositions sémantiques sur le mode Σ et le mode Π supposent très manifestement toute une logique ensembliste pour les premières, toute une méréologie pour les secondes, qui fournissent les fondements mêmes des normes d’usage que les figures de style cherchent à concilier (Groupe μ , 1970 : 100-122)³¹. Ce trait de la rhétorique linguistique, que déplorent certains

³⁰ Bien plus, les normes syntaxiques des métataxes ne sont pas toujours dissociables de normes proprement sémantiques (Groupe μ , 1970 : 67-68). Dans le domaine visuel, la rhétorique plastique, quoique dotée d’une singularité et d’une autonomie certaines, peut aussi interagir avec la rhétorique “iconique” plus propre à l’argumentation (Groupe μ , 1992 : 345-361).

³¹ Le riche travail de Göran Sonesson vise d’ailleurs à renforcer la dimension méréologique de cette sémiotique et de cette rhétorique dans le domaine visuel et à l’articuler en outre à certaines normes de la perception fournies par les théoriciens de la *Gestalt*. Pour un aperçu et des références bibliographiques plus complètes, voir notamment Sonesson, 2008, 103-132.

rhétoriciens littéraires³², est par contre de nature à réjouir les rhétoriciens de l'argumentation ; dire que l'argumentation est rhétorique n'est pas pour autant nier son caractère résolument logique.

Bibliographie

- BADIR (S.), 2008, « En altérant la rhétorique », in *Figures de la figure. Sémiotique et rhétorique générale*, Presses Universitaires de Limoges, p. 167-182.
- BAETENS (J.), 2008, « Sémiotique versus rhétorique ? », in *Figures de la figure. Sémiotique et rhétorique générale*, Presses Universitaires de Limoges, p. 155-166.
- COHEN (J.), 1966, *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion.
- DONDERO (M.G.), 2010, « Rhétorique des figures visuelles et argumentation par images », *Protée*, n° 38-1, p. 41-53.
- FLORESCU (V.), 1982, *La rhétorique et la néorhétorique. Genèse. Evolution. Perspectives*, Bucarest, Editura Academiei.
- GENETTE (G.), 1970, « La rhétorique restreinte », *Communications*, n° 16, p. 158-171.
- GROUPE μ , 1968, « Rhétorique généralisée », *Cahiers internationaux du symbolisme*, n° 15-16, p. 103-115.
- GROUPE μ , 1970, *Rhétorique générale*, Paris, Librairie Larousse, 2^{ème} édition, Le Seuil, 1982.
- GROUPE μ , 1977b, « Miroirs rhétoriques : Sept ans de réflexion », in *Rhétorique générale*, 1970, p. 202
- GROUPE μ , 1977b, *Rhétorique de la poésie. Lecture linéaire, lecture tabulaire*, Bruxelles, Editions Complexe.
- GROUPE μ , 1992, *Traité du signe visuel*, Paris, Le Seuil.
- KLINKENBERG (J.M.), 1990, « Rhétorique de l'argumentation et rhétorique des figures », in *Figures et conflits rhétoriques*, Editions de l'Université de Bruxelles, p. 115-138.
- KLINKENBERG (J.M.), 1996, « Du style au sociolecte : la variation sémiotique », in *Sept leçons de sémiotique et de rhétorique*, Toronto, Editions du GREF.
- KLINKENBERG (J.M.), 2000, « L'argumentation dans la figure », *Cahiers de praxématique*, n° 35, p. 59-86.
- KLINKENBERG (J.M.), 2008, « La rhétorique dans la sémiotique : la composante créative du système », in *Figures de la figure. Sémiotique et rhétorique générale*, Presses Universitaires de Limoges, p. 35-56.
- LECLERCQ (B.), 2011, « Rhétorique de l'idéographie », à paraître dans *Nouveaux actes sémiotiques*.
- LEMPEREUR (A.), 1990, « Les restrictions des deux néo-rhétoriques », in *Figures et conflits rhétoriques*, Editions de l'Université de Bruxelles, 139-158.
- MEYER (M.), 2010, « Pour une théorie générale des figures », *Protée*, n° 38-1, p. 19-26.
- OLBRECHTS-TYTECA (L.), 1974, *Le comique du discours*, Editions de l'Université de Bruxelles.

³² Cf. par exemple Badir, 2008, 170-173.

- PERELMAN (C.), OLBRECHTS-TYTECA (L.), 1950, « Logique et rhétorique », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, Paris, janvier-mars 1950, reproduit dans *Rhétoriques*, Editions de l'Université de Bruxelles, 1989, p. 63-107.
- PERELMAN (C.), OLBRECHTS-TYTECA (L.), 1958, *La nouvelle rhétorique. Traité de l'argumentation*, Editions de l'Université de Bruxelles, 5^{ème} édition, 1988.
- POZUELO YVANCOS (J.M.), 1988, *Del formalismo a la neorretórica*, Madrid, Taurus.
- RICOEUR (P.), 1975, *La métaphore vive*, Paris, Le Seuil.
- SALAVASTRU (C.), 2007, *Logique, argumentation, interprétation*, Paris, L'Harmattan.
- SONESSON (G.), 2008, « La rhétorique de la perception. Recherche de méthode », in *Figures de la figure. Sémiotique et rhétorique générale*, Presses Universitaires de Limoges, p. 103-132.